

L'éthique de Beckett

Par Philippe Sollers

On ne s'intéresse pas assez au corps des écrivains : il a la même importance que leurs livres. Leurs livres ? On fait semblant de les connaître, d'en parler, ils sont en réalité l'objet d'une négation de plus en plus ouverte, marchandise, images, fiches sociologiques, illettrisme, amnésie. Encore heureux si, de s'obstiner dans sa concentration physique, l'écrivain ne s'attire pas, comme d'habitude, la dérision ou l'injure. Beckett, dans son livre de jeunesse sur Proust, écrivait déjà : " Le mépris qu'éprouvent une demi-douzaine _ ou un demi-million _ d'imbéciles sincères pour un homme de génie devrait nous guérir à tout jamais de notre susceptibilité absurde et de notre faculté d'être blessé par cette calomnie lapidaire que l'on nomme une insulte (1). "

Le corps, donc, pas l'image. Ce corps-là, cet ensemble de gestes ou d'intonations-là, ce système nerveux-là. Est-il comme les autres ? Non. Biologiquement réductible ? Si l'on veut, mais pas vraiment. Fonctionne-t-il de façon normale ? Tout indique le contraire. Sait-il donc quelque chose d'autre, d'essentiel ? Oh, oui. La très singulière expérience que nous raconte l'admirable petit livre d'André Bernold tient dans cet étonnement simple : pour la première fois à ce point, quelqu'un observe, avec précision et délicatesse, un écrivain en train de vivre. Bernold, quand il rencontre Samuel Beckett, à la fin des années 70, est étudiant à Paris. Il a lu les livres de Beckett, il l'admire, il lui écrit, puis il le voit et l'écoute régulièrement jusqu'à sa mort.

Aucun projet dans ces entrevues, la gratuité même. Ou simplement ceci (de part et d'autre) : prouver, implicitement, qu'il y a bien continuité de tissu et de rythme entre les livres et la façon dont le corps qui les a écrits, marche, parle, se tait, apparaît, disparaît. Nous sommes donc aux antipodes de la propagande habituelle : un écrivain est peut-être grand, ou génial, mais, après tout, c'est un être humain comme les autres, avec ses erreurs, ses faiblesses, ses ridicules, ses vices, sa petitesse, sa névrose et, parfois, sa monstruosité. " Bon qu'à ça "

Bernold commence par noter l'extrême beauté, évidente, de Beckett. Mais cette beauté est immédiatement contredite par une surprenante " puissance d'effacement ". Voilà un homme célèbre, mondialement connu, Prix Nobel de littérature, qui manifeste une " étrange aisance à n'être rien ". Premier rendez-vous, une heure de mutisme : " Je crois me rappeler que nous étions un peu penchés pour ausculter l'ample respiration de ce silence. " Voilà d'emblée un acte doucement et violemment antisocial. Il s'ensuit une amitié, c'est-à-dire un roman où l'espace et le temps sont, semble-t-il, convoqués pour eux-mêmes.

Qu'est-ce que se rencontrer pour rien ? Sans volonté d'aboutir à quoi que ce soit ? Qu'est-ce qu'échanger deux présences en pure perte ? Pour le seul usage d'être là ? " Les amis, écrit Bernold, sont de légers mobiles vocaux. " Voilà, il s'agit de musique. A la question : " Pourquoi écrivez-vous ? " Beckett répondit un jour : " Bon qu'à ça. " Et une autre fois " Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas été écrivain ? " : " J'aurais écouté de la musique. " Bernold écrit : " Vers ses quatre-vingts ans, il s'était remis au piano, demandant à ses mains de déchiffrer quelques sonates de Haydn, " exclusivement ", précisait-il. Il me disait : " Le temps passe... c'est merveilleux... et c'est si beau. "

Première constatation : Beckett n'arrêtait pas de travailler simplement en existant. " Il restait à l'affût des possibilités, à gagner sur l'habitude de refuser tout ce qui venait à l'esprit. " Au lieu du bavardage ou de la régurgitation des clichés collectifs, une extrême vigilance, pourtant détendue, à ne rien penser de banal ou d'appris. Pas d'association libre : une dissociation contrôlée, une dislocation du figé. " Un certain pessimisme, le plus vif, essentiellement allié à l'humour, entre en rapport avec l'inflexion, compose un art de l'inflexion. " Rien de plus à contre-courant, désormais, que l'ironie et son double radieux : la bonté. " Je me demande quand Joyce écrivait, dit Beckett. Sans doute la nuit. "

Chaque heure est un événement intérieur, une hypothèse, un fragment de raisonnement, une possibilité de récit. Rien n'arrive, rien ne paraît avoir lieu et tout, cependant, résonne ou vibre, sans forcer. Quand c'est fini, c'est fini, on s'en va, on passe à autre chose : " Personne n'était plus prompt à disparaître avant d'être parti ". Pas d'impatience, pas de colère (" la désapprobation, il ne l'exprimait guère en paroles, elle le contractait tout entier "), une ponctualité sans défaut, une certaine manière de rire sans rire, de murmurer, de dessiner des diagrammes, de chercher une solution d'équation, de se mesurer sans arrêt à la pantomime humaine (qui est une malédiction, mais aussi une grâce, comme dans les marionnettes de Kleist). " Le laconisme est une disposition de l'esprit et du corps, une affection non seulement du langage mais de toute la personne. Il y avait, dans l'allure même de Beckett comme une indéfinie exclamation muette, toujours la verticalité, l'à-pic, l'oiseau. "

On dit parfois de tel ou tel personnage (et c'est alors une condamnation) : " C'est un homme de théâtre. " Beckett, qui s'est beaucoup occupé de faire sauter l'imposture théâtrale, a surgi ainsi comme l'ange exterminateur de la prétention et de la bouffissure du spectacle. Pas de jugement, pourtant, et c'est pire. Il dit une fois à son traducteur allemand : " On n'en saura jamais assez, mais pas pour juger. " Une anecdote résume cette position : il est chez lui en train de travailler avec un ami, il se lève brusquement pour aller faire des signes à la fenêtre, répondant ainsi à un prisonnier de la prison de la Santé qui émet des signaux avec un miroir. La suspension de jugement s'accompagne d'ailleurs d'une faculté d'oubli " jaillissant, insurrectionnel ", s'appliquant aussi à lui-même. On peut imaginer la surprise d'un jeune interlocuteur entendant l'auteur

unanimement respecté de l'Innommable (et d'autres livres d'abord refusés par tous les éditeurs) déclarer à son propre sujet : " Ça m'est devenu totalement étranger, je ne connais pas cet auteur. " C'est vous Samuel Beckett ? Bien sûr que non. Je ne suis pas la simplification que vous croyez.

Bernold, qui a écouté les livres de Beckett avec l'oreille du musicien revient sans cesse sur cette identité entre corps et langage, ce qui consiste à reposer la question (abîme chez l'auteur de l'extraordinaire Pas moi) de l'Incarnation. Impossible incarnation ? Horreur et limite ? Chez un mauvais écrivain ou un médiocre, on sent aussitôt la distance entre ce qu'ils écrivent et ce qu'ils sont. Mais Beckett est bien, en personne, cette " irréductible incantation impersonnelle ", ce " quelque chose d'inlassablement rotatif, immanent et salvateur " qui parle dans ses textes (2) ou ses pièces.

A l'inverse de l'opinion lourde courante (" l'absurde ", " le désespoir ", etc.), il est ainsi d'une souveraine légèreté, d'une paradoxale énergie constante. Personne n'est moins résigné, passif, dépressif, effondré. La récusation " angélique " de toute domination se marque par une inflexible résistance à la crédulité fabriquée. " Il y a une clarté de Beckett, vive et mélodieuse ", écrit Bernold, sachant bien que le malentendu est, et sera, de plus en plus là (ce que prouve la malveillance volontaire de tant de mises en scène de son oeuvre). Beckett est d'abord un acousticien. Ange dépeupleur pour les uns, qui ont raison de redouter la compression et la décomposition de leur puissance abritée de mensonge. Mais pour d'autres, forcément en petit nombre, il est l'ange exorciste manifestant une incroyable lueur. " Il reste un monde à découvrir ", dit-il. Pas d'espoir ? Aucun désespoir. On sent une espérance inouïe, mais les temps sont pourris, on se tait, on suggère, on laisse entendre, on marche en oblique, on se détourne, on annule. Aucune attitude oraculaire : ce serait pitoyable. Pas d'emphase, d'air inspiré, de prophétisme. Simplement l'ironie, le pas gagné, les doigts sur le clavier, la bonté. Il s'agit de clore ce siècle d'enfermement et de torture, ce siècle de grands mots et d'effets meurtriers, et pour cela il faut vider la marionnette, la passer à la " voix blanche ", à " l'ombre vocale " à la négation radicale qui devient enfin compassion.

Cette voix apparemment désincarnée est aussi un " murmure de félicité ". Cette " fugue statique " est une " antigravité ", un vol. " J'ai toujours écrit pour une voix ", disait Beckett. Et Bernold : " Il abondait en traits d'esprit : ultra-courts. " Etrange de penser que les deux plus grands poètes du vingtième siècle (qui avaient l'air de tout, sauf de poètes) - Joyce, Beckett - sont ces deux Irlandais venus ainsi veiller sur nous, à Paris.

Philippe Sollers
La Guerre du Goût
Folio p. 494-499.